

malin, monsieur Bazar ! Eh bien ! puisque le *Turc* est un endroit de délices, vous allez en goûter.

— Là-dessus, le caporal Jullian m'empoigne et, malgré ma résistance désespérée, aidé de ses deux camarades, il me soulève de terre ; à eux trois, ces brutes me font basculer et me plongent une seconde la tête jusqu'à l'entrée d'une des lunettes, puis on me remet sur pieds ; j'étais pâle comme un mort.

— Caporal Jullian, lui dis-je en m'avançant exaspéré vers lui, je m'appelle Raoul de Giverny. Dans deux ans, je serai officier comme vous — et je vous tuerai.

On nous sépara et on m'emmena de pied ferme à la salle de police, comme ayant insulté un gradé. Pendant toute l'année ma vie fut un martyre. Jullian avait donné le mot à ses camarades de promotion et l'on m'avait mis au système prussien. Les punitions pleuvaient sur moi drues comme grêle, et quand je rencontrais le caporal, il me disait avec un sourire ironique :

— Eh bien ! on le domptera, ce caractère, monsieur Bazar, on le domptera.

— C'est possible, mais je vous tuerai.

C'était devenu mon idée fixe. Je comptais les mois, les jours qui me séparaient du moment où, officier, moi aussi, je pourrais me venger ; tout, d'ailleurs, me faisait craindre que je n'eusse à recommencer ma première année, vu le nombre incalculable de mes consignes et de mes salles de police. Tout à coup le bruit de la déclaration de guerre à la Prusse éclate comme un coup de tonnerre. Dès le 14 juillet, nos anciens sont nommés sous-lieutenants, par décret impérial, et, le soir même, quittent l'école ; tout frémissant de rage, je vois partir mon Jullian, ivre de joie, nommé sous-lieutenant au 42^e de ligne et me disant encore :

— A revoir, monsieur Bazar, sans rancune, et tâchez de devenir raisonnable.

Puis les événements s'accumulent, et trois semaines après, nous aussi, sans souci des jours de consigne, nous sommes nommés officiers. Je suis envoyé au 4^e dragons et je rejoins en hâte mon régiment campé à Metz devant la porte Mazelle. Nous nous battons à Borny, à Gravelotte, à Saint-Privat. J'avoue qu'au milieu de ces émotions quotidiennes, j'avais un peu oublié mon caporal et mes projets de vengeance, lorsque, le 31 août, lors de la fameuse sortie, je vois passer près de notre régiment rangé en bataille un bataillon d'infanterie marchant en colonne de compagnie, et, sur l'un de ses flancs, Jullian, Jullian lui-même, portant encore le pantalon à bande bleue et ayant seulement fait coudre en hâte un galon d'or sur sa tunique de l'école.

Il me reconnaît, hésite un moment, puis il vient à moi :

— Monsieur Bazar, nous marchons à l'ennemi... J'ai peut-être été un peu dur envers vous. En attendant que je puisse vous rendre satisfaction... je tiens à vous demander pardon. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

Il me tend la main si loyalement, si cordialement que, ma foi ! l'émotion me saisit, je me penche sur ma selle, je jette mes deux bras autour du cou de mon ennemi, et nous nous embrassons comme deux frères.

— A revoir, me dit-il, à revoir !

Et il rejoint sa compagnie au pas de course.

Puis la fusillade éclate, le canon gronde, et nous recevons à notre tour l'ordre de marcher en avant, pour dégager l'infanterie très compromise.

... Et tout à coup, au coin d'une route, au milieu d'un monceau de cadavres accumulés, j'ai aperçu mon

pauvre Jullian, frappé d'une balle en plein front, tué raide dans une tunique de saint-cyrien où le galon d'or n'avait pas eu le temps de remplacer le galon de laine du caporal... C'est à peine si, dans notre marche au galop, j'ai pu lui adresser un dernier salut du sabre.

Il m'a semblé qu'il souriait, content que je lui aie pardonné avant sa mort ces vilaines brimades m'ayant fait longtemps désirer une mort qui me mettait ce jour-là les larmes aux yeux.

Et, du fond du cœur, j'ai répété la prière du melon :

Que l'on glorifie
Ton nom au matin,
Qu'elle soit bénie,
L'ombre de ta main !

Pauvre Jullian !

RICHARD O'MONROY.

LES TORTUES.

Un correspondant me consulte au sujet du conseil qu'il a reçu d'un ami d'acheter quelques tortues et de les lâcher dans son potager qui, par ce moyen, sera expurgé des vers, limaces et autres bestioles destructrices.

Oui, les tortues sont utiles et, au prix qu'on les vend, on aurait grand tort de se priver de leur concours. Je ne jure pas qu'après avoir mangé le parasite, elles ne broutent pas un brin de la salade qu'elles doivent protéger, mais, en tous cas, c'est un risque à courir.

Où je serai moins net, c'est au sujet des qualités comestibles de la chair des tortues en question. Celles qui servent de pâture aux Américains n'appartiennent pas à l'espèce naine dont les halles de Paris sont largement approvisionnées. Ce sont des tortues colossales... La *terrapine*, tortue à dos de diamant, — celle dont la carapace figure des renflements de forme géométrique — la terrapine, dis-je, est aux États-Unis l'objet d'une industrie considérable. Elle vit dans les lagunes d'eau saumâtre qui sont très nombreuses en Georgie, dans le Maryland et dans la Virginie.

Les gourmets de l'Ouest la tiennent en haute estime pour la préparation des *turtle soups* et en paient la douzaine de vingt à cinquante dollars. Aussi deux propriétaires, le colonel Tilghmore et M. Goldsborough, sont, d'après le *Baltimore Sun*, en train d'essayer l'élevage en grand des terrapines : ils en ont rassemblé trois mille sujets dans un seul étang ! On les nourrit pendant l'été d'une pâtée de crabes hachés vifs ; elles ne mangent pas de tout l'hiver, qu'elles passent engourdies dans la vase en se montrant seulement de temps en temps, quand la température s'adoucit un peu. Le régime alimentaire auquel elles sont soumises plaît beaucoup à ces inoffensives bêtes, qui distinguent parfaitement, paraît-il, le bruit de la machine à hacher les crabes ; ce bruit précédant immédiatement la distribution de leur nourriture, elles manifestent — au dire de mon correspondant — la plus vive impatience dès qu'on la met en mouvement.

Les grandes villes de l'Est se contentent d'une tortue d'eau douce, la *trionix ferox*, qui abonde dans les marais des États de New-York et du New-Jersey et vaut seulement de trois à quatre dollars la douzaine. Tantôt elles est vendue sous son nom véritable, tantôt on la déguise sous celui de terrapine à pattes rouges, et les restaurateurs ne font entrer que cette espèce dans les potages à la terrapine servis à leurs clients. Les bords